

Radio-Canada présente...

Numéro 73, juillet 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51435ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1973). Compte rendu de [Radio-Canada présente...]. *Séquences*, (73), 42–44.

RADIO-CANADA

présente . . .

Robert-Claude Bérubé

CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS

le jeudi 9 août à 19 h 30

C'est du théâtre filmé, mais on a eu la bonne idée de le filmer dans le milieu même évoqué par son auteur, Bill Naughton, celui des petites gens des quartiers populaires; c'est un peu, si on veut, le pendant anglais des pièces de Michel Tremblay, et il est dommage que la version française ne rende pas l'équivalent de l'accent particulier des personnages. Détail curieux, le titre de cette version est plus proche de celui de la pièce, *All In Good Time*, que de celui du film, *The Family Way*. Il s'agit de l'histoire d'un jeune couple de milieu ouvrier qui, à peine la cérémonie de mariage conclue, se voit forcé de renoncer au voyage de noces et de s'installer chez les parents du mari où toute intimité est à peu près impossible. Cela provoque chez le jeune époux un état d'inhibition qui l'empêche de consommer son mariage. La jeune épouse qui souffre de cette situation, c'est Hayley Mills, enfin promue pour ce rôle au niveau adulte. Mais les personnages les plus intéressants, ce sont les parents, un père point trop futé mais pittoresque, (John Mills dans une fine composition), une mère forte mais sensible (Marjorie Rhodes) qui a l'occasion

d'évoquer en un émouvant monologue ses propres problèmes de jeune mariée d'autrefois. Pour délicat qu'il soit, le sujet est traité avec une finesse et une chaleur telles qu'il en perd toute équivoque et la mise en scène de Roy Boulting n'a jamais été meilleure que dans ce tableau de moeurs.

ACCATONE

le dimanche 26 août à 24 h

Première manifestation cinématographique du génie particulier de Pasolini, *Accatone* entame à l'émission *Ciné-Club* un mini-festival où l'on aura l'occasion de voir *Mamma Roma* (le 16 septembre) et *La Porcherie* (le 23). Situé dans les quartiers les plus démunis, *Accatone* étudie le cas d'un gaillard qui n'a trouvé, pour s'en sortir, que le métier de souteneur et, encore là, ne survit que de peine et de misère. Cela pourrait être sordide, pénible et crapuleux; cela se révèle pourtant chaleureux, humain et, par moments, sublime. Preuve qu'au cinéma, comme dans tous les arts, ce n'est pas tant le sujet que le traitement qui compte. Pasolini s'est identifié à ces déshérités, a compris leurs faiblesses, a épousé leurs aspirations. Il nous met en face d'une situation insoutenable et arrive à faire comprendre que, même dans ces bas-fonds, l'homme survit. Son héros pitoyable, bien que sans pitié lui-même, arrive à émouvoir notamment lorsqu'il meurt misérablement après une vie de revers et de coups. Ne pas oublier qu'avant d'être cinéaste Pasolini est un poète, donc capable de cerner et de rendre ce quelque chose d'indéfinissable qui se trouve enfoui dans l'être apparemment le plus vil et qui s'appelle l'humanité.

WEEKEND

le dimanche 2 septembre à 24 h



Belle inspiration de programmer au milieu de ce weekend de la fête du travail la parabole la plus signifiante de Jean-Luc Godard. Le long traveling de vingt minutes décrivant l'encombrement des routes ne pourra manquer de rappeler des souvenirs récents aux estivants et voyageurs, ou du moins les mettra dans le climat voulu pour supporter la randonnée du retour vers la ville. Et de là, on se laisse entraîner dans un climat apocalyptique où l'on assiste à l'écroulement de toutes les valeurs d'un couple bourgeois venu à la campagne pour raisons d'intérêt. Les personnages les plus incongrus surgissent on ne sait pourquoi, les coq-à-l'âne peuplent les conversations, les citations pullulent et le sang coule, plus rouge que nature, dans des images aux couleurs vives. C'est bien du Godard; les *aficionados* jouiront, les irréductibles grinceront des dents devant cette oeuvre, l'une des plus achevées, des plus représentatives de son auteur. Poème halluciné, mise en garde, provocation agressive. C'est tout cela *Weekend*, le procès d'un monde où

l'on consomme, où l'on se dispute âprement le moindre bout de terrain, le plus petit billet de banque. Avec une sensibilité d'écorché vif, Godard accuse, stigmatise, construit un cauchemar à la mesure du monde actuel. *Week-end* ou l'écroulement d'une civilisation.

LE DISTRAIT

le jeudi 6 septembre à 19 h 30



La critique française se réjouit à la Noël 1970; un nouveau comique était né; homme-orchestre dans la tradition de Tati et de Pierre Etaix, il se montrait capable de concevoir, diriger et jouer la comédie. Le thème qu'il avait choisi n'était pas des plus neufs, la distraction ayant déjà été l'apanage de Monsieur Hulot comme du Soupirant, mais il s'y lançait avec l'enthousiasme d'un jeune chien à tel point qu'avec lui la distraction devenait énorme, frénétique. Ce n'est d'ailleurs pas le seul tableau de jeu du film; il y a aussi la publicité — Ah! la publicité. Avec quelle malice ne peut-on s'amuser à parodier les

messages publicitaires, étant assuré de trouver, en chaque spectateur, un complice en puissance. Mais le meilleur atout de Pierre Richard, puisque c'est de lui qu'il s'agit, c'est son don de sympathie; son comique n'est jamais grotesque et, s'il n'atteint pas à l'épuration stylisée des sus-nommés, il ne s'en situe pas moins à un certain niveau de finesse, de légèreté même. Il fait flèche de tout bois et ses effets peuvent être aussi bien verbaux que visuels; il joue d'un physique de jeune premier sympathique à la Danny Kaye sans jamais donner pourtant dans la fatuité. Son personnage lunaire se précisera dans *Les Malheurs d'Alfred*, et sera utilisé à merveille dans *Le Grand Blond avec une chaussure noire*. Pour l'heure, il est «le distrait» par excellence et, comme tel, il divertit plus que gentiment.

UN GRAND GARÇON

le jeudi 11 octobre à 19 h 30



En 1967, le nom de Francis Ford Coppola ne disait pas grand-chose à ceux qui assistèrent au lancement de *You're a Big Boy Now*, à Cannes; et comme l'on aime bien découvrir les nouveaux talents dans les festivals, le film remporta un certain succès d'estime. Ce qu'on ignorait, c'est que Coppola avait fait ses gammes dans deux ou trois productions mineures sous l'égide de Roger Corman en même temps qu'il s'inscrivait aux cours de cinéma de l'Université de Californie; de fait *Big Boy* tint lieu pour lui de thèse dans l'obtention de sa maîtrise. *The Rain People* et surtout *The Godfather* devaient venir confirmer par la suite les capacités de Coppola. Pour ce qui est de *Un grand garçon*, c'est un film satirique qui explore un peu dans toutes les directions, un feu d'artifice centré sur les émois d'un adolescent dans ses premiers contacts avec la liberté, le monde adulte et l'érotisme ambiant. Non pas un jeune homme en marge, contestataire et tout et tout, mais un bon petit garçon, timide, jusque-là couvé par sa mère. Employé dans une bibliothèque, il y fait un travail de rangement qui ne lui plaît guère et croit trouver le grand amour en la personne d'une jeune actrice qui se produit dans un cabaret d'avant-garde. Déception, vol d'un manuscrit, folle poursuite, découverte de l'amour vrai; conclusion heureuse. On sent que le réalisateur n'a guère vu dans tout cela que l'occasion de donner la preuve de son savoir-faire, et savoir-faire il y a: le film fourmille de trouvailles heureuses sur le plan visuel, même s'il déçoit quelque peu par son contenu, les personnages s'avérant un peu trop caricaturaux. Le héros, c'est Peter Kastner, le jeune acteur canadien qui s'était fait connaître dans *Nobody Waved Goodbye*.